

indifférentes, sans vertu et sans malice; seulement au tribunal de la conscience où notre condamnation est portée, nous demandons des remises, des délais, avant de nous séparer du péché. Nous voulons en obtenir le pardon, mais nous renvoyons à plus tard de le solliciter. Quelle folie que ce renvoi, puisque la servitude morale augmente à mesure qu'il se prolonge! Cependant, voyons la nécessité de recevoir ce pardon de nos offenses envers Dieu.

## SECOND POINT.

Quand nous avons offensé Dieu, nous nous trouvons placés inflexiblement entre le pardon à recevoir ou l'expiation à endurer. Si la sagesse de Dieu était com-

promise dans le cas où il n'aurait pas donné des lois à l'homme en le créant, sa sainteté se comprendrait-elle mieux dans le cas où les lois données seraient impunément violées? Dieu peut-il abandonner au mépris, au dédain, sa souveraine autorité, et n'est-il pas nécessaire que la majesté de ses volontés soit vengée lorsqu'elle est méconnue?

Tertullien, ce vigoureux apologiste de la foi chrétienne, qui en plaidait la cause devant les gouverneurs et les empereurs, ne demandant que la liberté pour elle, la liberté de prier et d'enseigner, faisant voir qu'on la lui devait, tant ses disciples étaient nombreux : Nous ne sommes que d'hier, disait-il, et pourtant nous remplissons vos villes et vos campagnes qui deviendraient des déserts, si nous les quittions, répondait à ceux qui se récriaient sur la justice de Dieu, de ce qu'elle frappe les violateurs

de ses droits : Voudriez-vous donc un Dieu qui tînt pour actions égales l'ordre et le désordre, la bonne conduite et la mauvaise, le vice et la vertu, et sous l'empire duquel les forfaits auraient sujet de s'applaudir ? Voudriez-vous donc un Dieu indifférent à ces manières de vivre qui consomment le temps au jeu, au sommeil, en promenades, en dissipations de tous genres, sans jamais rien faire de réellement utile ? Voudrions-nous donc un Dieu indifférent à ces pratiques d'habileté véreuse, qui entassent richesses sur richesses en bien peu de temps, qui se construisent des résidences somptueuses dont les murs suent les larmes, et gémissent les gémissements des malheureux qu'elles ont dépouillés plus ou moins secrètement, avec la perfidie d'appâts comparables à ces machines si terribles aux imprudents qui s'en approchent trop : elles

les saisissent et les broient ? Voudrions-nous donc un Dieu indifférent à ces démolitions des vieilles croyances, démolitions qui s'inquiètent peu de n'avoir aucun édifice pour remplacer celui qu'elles abattent, et qui laissent ainsi sans demeure l'esprit de l'homme, qui ne peut pas plus, et peut-être moins que son corps, s'en passer ?

Voudrions-nous donc un Dieu indifférent à ces excès de fêtes, de jouissances, de plaisirs perpétuels, qui font naître dans ceux qui ne peuvent y participer, livrés qu'ils sont à un labeur sans fin, le désir de les avoir à leur tour, et de saisir l'occasion de se les procurer avec violence, en changeant par des moyens terribles les rôles et les existences ? Voudriez-vous donc un Dieu indifférent à ces mises où le vêtement ne remplit pas sa fonction sacrée, où du moins il la remplit

à peine, où il semble même à chaque instant qu'il va cesser entièrement de la remplir? Voudrions-nous donc un Dieu indifférent à ces réunions, véritables saturnales, où lorsqu'on s'est mis un masque, on se croit libre de souffleter la pudeur chrétienne, avec des propos qui feraient rougir de honte si l'on n'avait pas le visage couvert?

Voudrions-nous donc un Dieu indifférent à ces peintures lascives écrites dans des livres, au bas des feuilles journalières, et qui révèlent avec détails, souvent sans aucun blâme, les pensées et les œuvres du dérèglement; et à ces représentations théâtrales qui seraient sans intérêt si ce dérèglement ne remplissait pas le premier rôle, s'il n'était pas l'âme de tout ce qui se dit, de tout ce qui se fait, de tout ce qui se laisse supposer, et où, malgré l'affirmation contraire, si la vertu triomphe

c'est sous les yeux et non dans les cœurs? Enfin, voudriez-vous donc un Dieu indifférent à ces maximes répandues dans le monde, qu'il n'y a que les êtres sans valeur intellectuelle qui ne soient pas engagés dans des liaisons et des commerces illicites; un Dieu indifférent à cette plaie qui ronge les familles, la société, et que l'on ne saurait mieux comparer qu'à celle de l'Égypte, lorsque Moïse la fit dévorer par des insectes?

Non, non, vous ne voulez pas d'un Dieu pareil; votre raison d'homme, aussi bien que votre foi de chrétien, renverserait son trône. Un Dieu qui donne des lois, qui commande de les observer, et qui ne punit pas leurs infracteurs! Mais c'est le Dieu statue, dont il est dit qu'il a des yeux, et qu'il ne voit pas, des oreilles, et qu'il n'entend pas, des lèvres, et qu'il ne parle pas, des pieds et des mains, et qu'il ne se meut pas;

ou plutôt c'est le Dieu passions auquel le paganisme, pour être plus à l'aise dans ses désordres, avait dressé des autels. Des dieux semblables ne sont pas des dieux ; mieux valent les ténèbres et les horreurs de l'athéisme.

Mais, dites-vous, Dieu est bon. C'est vrai ; jamais, non jamais, nous ne saurons assez le proclamer ; il est bon, essentiellement bon, souverainement bon. Ecoutez S. Ambroise, disant que le pécheur donne à la miséricorde de Dieu le plus beau de ses attributs, l'occasion de se manifester. Répétons ces belles paroles, d'autant plus que le moment de la transformation annuelle des âmes est venu : le pécheur fournit à la miséricorde de Dieu le plus beau de ses attributs, l'occasion de se manifester. Mais si Dieu est bon, il est juste aussi, et sa justice ne lui est pas moins nécessaire que sa bonté : Tertullien, ce dur Africain,

si profond en ses idées et si concis en son langage, nous donne une magnifique doctrine sur la bonté et la justice de Dieu, *ex suo bonus, ex nostro justus*. Dieu, dit-il, est bon de lui-même ; pour l'être, il n'a pas besoin d'une matière extérieure, c'est son inclination naturelle ; pour être juste, il lui faut cette matière, et nous ne sommes que trop empressés à la lui fournir par nos offenses. Loin donc que sa justice soit opposée à sa bonté, bien au contraire elle la défend. Ecoutez : la bonté vous crée, elle a droit que vous lui soyez soumis ; vous ne le voulez pas, la justice intervient alors pour que vous reconnaissiez de force cette bonté que vous n'avez pas voulu reconnaître de plein gré. Ainsi, dit Bossuet, la justice fait les affaires de la bonté.

La notion de Dieu est complète dans la doctrine chrétienne ; il donne la vie à l'homme, c'est un acte de bonté ; il lui

trace des règles de conduite, c'est un acte de sagesse ; il l'oblige à s'y montrer fidèle, c'est un acte de sainteté ; il le punit quand il les viole, c'est un acte de justice ; il lui offre son pardon, c'est un acte de miséricorde. N'est-il pas évident que l'homme, après s'être montré ingrat envers la bonté, s'il repousse les avances de la miséricorde, mérite de tomber sous les coups de la justice, et puisqu'il se constitue inexorable, il est non-seulement permis, mais commandé à Dieu, par sa perfection, d'être inexorable.

Ne nous jouons pas de Dieu ; prenons-y bien garde, dit l'apôtre S. Paul, il ne se laisse pas insulter à toujours ; et si pour l'avoir fait, et ne s'être pas repenti, l'on tombait entre ses mains, à quelle horrible destinée l'on se serait dévoué ! David avait commis deux grands attentats : le désronneur domestique de l'un de ses capitaines,

et le meurtre de cet officier, en ordonnant au chef de ses armées de le mettre en première ligne, à la portée de l'ennemi qui le frappa mortellement. Or, ce roi coupable ne cessait pas, et avec raison, de demander son pardon à Dieu. Seigneur, disait-il, ayez pitié de moi selon votre immense miséricorde, et si mes iniquités sont si grandes que ce ne soit pas assez pour moi d'une miséricorde, eh bien ! ayez pitié de moi selon la multitude de vos miséricordes. Le moyen assuré d'obtenir le pardon, c'est de l'accorder pour les offenses qu'on a reçues. Notre-Seigneur nous fait dire : Pardonnez-nous, comme nous pardonnons.

#### TROISIÈME POINT.

Notre divin Sauveur dans tout l'Ancien Testament, où il est annoncé comme le

Messie futur, y porte toujours le titre de pacificateur béni, de prince de la paix. A sa naissance, les anges qui l'acclament, chantent la paix apportée aux hommes de bonne volonté. Lorsqu'il instruit ses disciples de la mission qu'ils vont avoir à remplir, il leur dit de prêcher la paix partout et toujours. Pour qu'elle soit sincère et durable, il la fonde sur la charité s'étendant jusqu'à l'amour des ennemis. Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, dit-il, où est votre mérite? si vous faites du bien à ceux qui vous font du mal, oh! alors, vous valez, et valez beaucoup, puisque vous remportez une victoire sur vous-mêmes, et que vous dominez les instincts mauvais de votre nature. Que le soleil ne se couche jamais sur votre ressentiment. S. Pierre demande au Sauveur : Combien de fois faudra-t-il que je pardonne à mon frère? Le Seigneur répond : Je ne vous dis

pas sept fois, mais septante fois sept fois : en d'autres termes, toujours. Si vous vous rappelez, au moment où vous présentez votre offrande à l'autel, que l'un de vos frères a de la haine pour vous, allez d'abord vous réconcilier avec lui. La miséricorde, voilà le sacrifice demandé avant tout autre.

Ce maître adorable a voulu par un fait, durant sa Passion, montrer que la réconciliation avec le prochain était sa volonté première, expresse, absolue. Hérode et Pilate, ces deux gouverneurs, l'un de la Galilée, l'autre de la Judée, se détestaient violemment; la jalousie en était cause, sans aucun doute. Jésus notre Sauveur, pour avoir paru devant eux successivement, les amène à leur réconciliation mutuelle. Quand les païens émus s'écriaient, en parlant des chrétiens : Comme ils s'aiment! ils pouvaient ajouter : Comme ils